

Mgr Louis François Lafleche

L'église du Canada vient d'être plongée dans un immense deuil par la mort de Mgr Louis François Lafleche, évêque des Trois-Rivières et doyen de l'épiscopat canadien, arrivée aux Trois-Rivières le 14 courant.

Malgré son grand âge, l'illustre prélat, dont l'étonnante vigueur intellectuelle et physique semblait défier l'œuvre des années, poursuivait sa laborieuse carrière avec le même zèle, la même activité qu'il y a vingt ans, et rien ne faisait prévoir une fin si prochaine. C'est au milieu de sa visite pastorale que la maladie est venue le frapper pour le conduire en quelques jours à la tombe.

Au double point de vue social et religieux, par cette mort qui cause partout de si profonds regrets, disparaît une des plus grandes figures que le Canada aura à faire défilé dans l'histoire de ce siècle.

Mgr Lafleche a été, dans toute l'acception du mot, un grand évêque et un grand patriote. Il aimait l'Eglise de toute la puissance de son âme et son large cœur débordait d'affection pour la patrie.

Depuis le moment où l'héroïsme de son dévouement et l'éclat de ses œuvres lui assurèrent, sur les peuplades sauvages du Nord-Ouest, cet ascendant dont on retrouve encore des traces après un demi siècle, et le signalèrent à l'attention de tout le pays, son humilité a été impuissante à le soustraire aux regards et sa carrière sera consignée en traits lumineux dans l'histoire religieuse et sociale du peuple canadien. Peu d'hommes ont occupé une aussi large place dans l'opinion publique et ont manifesté avec autant de clarté et d'énergie le mobile de leur action, le but suprême de leurs efforts et de leurs travaux. Dieu et la Patrie, l'extension du règne social du Christ et la prospérité de la nation canadienne-française, voilà le double but auquel l'illustre évêque des Trois-Rivières a consacré toutes les ressources de son génie

et de sa science, toute l'énergie de son âme si fortement trempée et douée de si vastes talents.

Pendant sa vie de missionnaire, il ne recula devant aucun péril, aucune fatigue pour gagner des âmes à Dieu et former de bons citoyens pour le bénéfice de la civilisation et l'agrandissement de la patrie. Comme directeur et supérieur de maisons d'éducation, il s'occupa avant tout de faire prévaloir l'enseignement chrétien dans toute sa pureté. C'est l'éducation qui fait l'homme, répétait-il souvent, et quand la jeunesse est nourrie de fortes vérités, elle fournit toujours une carrière utile à l'Eglise et à la nation. La dignité épiscopale ne fit qu'agrandir le domaine de son action sans en changer le but. Il avait étudié attentivement le travail de l'erreur et ses désastreuses conséquences chez les tribus sauvages, vouées à l'anéantissement parce qu'elles repoussaient la lumière de la foi. Il retrouvait sous le raffinement de la civilisation au milieu des sociétés actuelles, le même travail destructeur habilement déguisé sous diverses formes, mais tendant au même résultat : ramener finalement les peuples au chaos de l'immoralité, de l'injustice et de la barbarie, en repoussant le règne du Christ et en amoindrissant et discréditant dans l'opinion les droits imprescriptibles et les privilèges de son Eglise. C'était plus qu'il n'en fallait pour soulever toutes les énergies de cette âme généreuse et pleine d'enthousiasme pour le bien. Aussi Mgr Lafèche engagea-t-il sans hésitation, contre les erreurs religieuses et sociales du jour, cette mémorable campagne qui a rempli toute sa carrière épiscopale. Il n'y a pas lieu de mentionner ici toutes les péripéties de cette lutte gigantesque dont la génération actuelle a été témoin et qui a coalisé, contre ce champion des libertés de l'Eglise et des véritables devoirs sociaux, tout ce que l'armée du mal compte de sectaires, de faux prophètes, d'opportunistes, de catholiques oublieux de leurs privilèges ou amis de la fausse paix et des compromis. Disons seulement que par la parole et par la plume comme par l'exemple des œuvres, l'illustre prélat a répandu à profusion dans tout le pays la lumière de la doctrine, démasqué l'erreur dans ses plus secrets retranchements et opposé à tous ses assauts une barrière puissante, à l'abri de laquelle les amis du bien peuvent défier les séductions de l'ennemi.

Il est peu d'hommes qui, pendant la période agitée de ce dernier quart de siècle, n'ont pas eu l'occasion d'entendre la parole de ce grand évêque ou de lire ses écrits. Quel est celui qui n'a pas été frappé de l'élévation et de l'originalité de ses conceptions, de leur étonnante clarté, de la justesse et de la beauté des compa-

rais
-celui
-son

ne p
-sonn
men
ne fe
-disa
le vé

spéci
l'épis
-diocè

lutte
mode
-encou
somm

I
tion
nous
temp
père
bles t

Or

N
lique
prono
réal, c
regret
intrin
visati

raisons par lesquelles il aimait à illustrer sa pensée ? Quel est celui qui ne s'est pas senti subjugué par l'irrésistible puissance de son éloquence ?

Nombre de ses adversaires eux-mêmes, après l'avoir entendu, ne pouvaient lui refuser le témoignage de leur admiration. Personne, du reste, n'a jamais osé attaquer la droiture de ses sentiments, la noblesse de ses aspirations et la sainteté de sa vie. Nous ne ferions que devancer le jugement impartial de l'histoire en disant que Mgr Laflèche a été, par la doctrine et par les œuvres, le véritable apôtre du Canada au 19^{ième} siècle.

Le *Mouvement Catholique* partage, dans une mesure toute spéciale, le deuil profond dans lequel la mort de ce vétéran de l'épiscopat vient de jeter toute la population de la ville et du diocèse des Trois-Rivières.

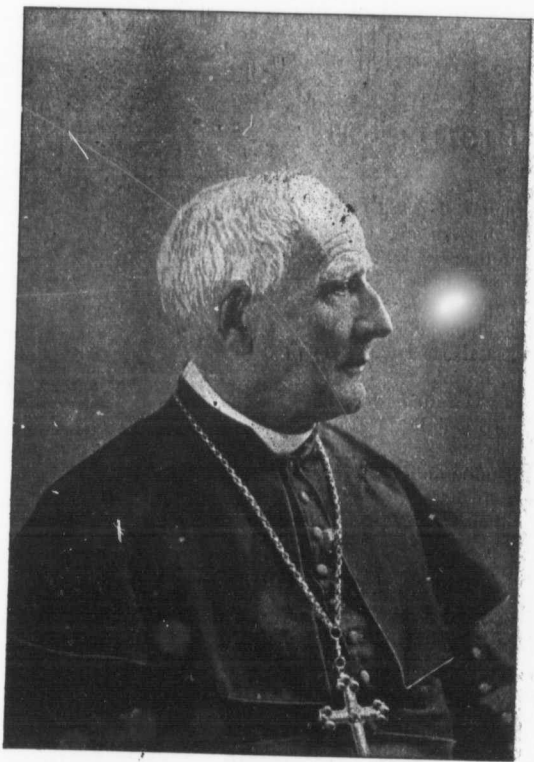
C'est à sa doctrine, à ses enseignements, à l'exemple de ses luttes sans trêve pour le bien social que nous devons l'idée de notre modeste publication ; c'est armés de sa bénédiction de pasteur, encouragés de ses conseils et protégés par sa direction que nous sommes entrés dans la carrière.

En le pleurant aujourd'hui avec toute la douleur de l'affection filiale frappée dans ce qu'elle a de plus sensible, nous ne nous dissimulons pas la grandeur de notre perte ; mais en même temps nous nous fortifions par la pensée que celui qui fut notre père ici-bas continuera, du haut du ciel, à veiller sur nos humbles travaux et à nous entourer de sa protection.

Oraison funebre de Mgr. Lafleche

**Par Sa Grandeur Mgr. Bruchési,
Archevêque de Montréal**

Nous publions ici, pour que les lecteurs du *Mouvement catholique* puissent la conserver, l'oraison funèbre de Mgr. Laflèche prononcée par Sa Grandeur Mgr. Bruchési, archevêque de Montréal, dans la cathédrale des Trois-Rivières, aux funérailles du regretté prélat. C'est une pièce digne de rester, pour son mérite intrinsèque, si l'on tient compte du fait qu'il s'agit d'une improvisation et pour la fidélité et la saisissante vérité avec lesquelles



Sa Grandeur Mgr. Lafleche

DÉCÉDÉ JEUDI, LE 14 JUILLET 1898

DANS LA 81ÈME ANNÉE DE SON ÂGE.

L'ora
figu

-entr
sion
jeun
veni
sa v

qu'u
là, à
-et q

tanc
peup
de ce
c'est
l'épis
-entie

I
puiss
ne pa
-et fid
-évêqu
-et des
synon
-et de
terre,
cheva
fié qu
à l'au
Trois-

S
admin
-appele
-gneme
Timot
même
n'est p
de Die
Dieu '
plus se
l'exte
-ration
-désirs
-tout ce

V

L'orateur sacré a mis en relief les traits principaux de la grande figure qui vient de disparaître :

Tu autem, homo Dei,
Pour vous, vous êtes l'homme de Dieu.
Seconde épître de St Paul à Timothée,
chapitre VI, verset XI.

Mes Seigneurs, mes frères,

Il y a dix mois à peine, le vénérable évêque des Trois-Rivières entra dans sa quatre-vingtième année. Il y avait, à cette occasion, à l'évêché, une fête tout intime à laquelle le plus jeune des évêques de la province de Québec avait voulu venir prendre part, pour présenter, avec ses vœux, l'hommage de sa vénération et de son estime au digne doyen de l'épiscopat.

Ce fut une heure charmante. Mais le jeune évêque se disait qu'une autre fête devait venir, plus générale, plus solennelle, celle-là, à l'automne de 1898, alors que Mgr. Laflèche serait octogénaire, et qu'il y viendrait encore, pour s'unir à la joie de tout le diocèse.

Il revient parmi vous aujourd'hui, mais dans quelles circonstances ! Il ne s'agit plus de fête, mais de cérémonies funèbres. Le peuple de Trois-Rivières pleure son pasteur et son père. Le cœur de ce grand athlète a cessé de battre. Mgr Laflèche est mort, et c'est ce jeune évêque qui est chargé de se faire l'interprète de l'épiscopat, du clergé, des fidèles du diocèse, et je dirai du pays entier, à l'égard de la mémoire illustre et bénie de Mgr Laflèche.

Plus que jamais, mes bien chers frères, je sens ici mon impuissance, et je demande au Seigneur qu'il m'assiste pour que je ne parle pas trop indignement, en cette circonstance, de son bon et fidèle serviteur qui l'a tant aimé. Oui, mes frères, c'est un grand évêque qui vient de mourir. Avec lui disparaît une des plus nobles et des plus belles figures de l'église canadienne. Son nom était synonyme de vaillance, de courage et d'intrépidité, de tendresse et de force, de science et d'humilité. Il était le doyen sur notre terre, parmi les chefs d'Israël. Il y avait en lui du soldat et du chevalier, et ce n'est point seulement le peuple qui lui a été confié qui l'a admiré, estimé et aimé, c'est tout le pays, d'un océan à l'autre. Voilà pourquoi le deuil de votre église diocésaine de Trois-Rivières est aujourd'hui un deuil universel.

S'Paul a consigné les devoirs de l'épiscopat dans deux lettres admirables adressées à deux de ses disciples, et que l'on pourrait appeler à bon droit le "Code des Evêques." Mais tous ses enseignements, tous ses conseils, il les résume en un seul mot. C'est à Timothée qu'il parle. Il lui montre les hommes se recherchant eux-mêmes, poursuivant la gloire et les richesses, et il lui dit : "Ce n'est pas pour toi. *Tu autem homo Dei.* Car toi, tu es l'homme de Dieu." Cette parole, mes bien chers frères, "l'homme de Dieu", veut dire que l'évêque ne s'appartient plus, qu'il ne doit plus se rechercher lui-même, qu'il n'a plus qu'une seule ambition : l'extension du règne de Dieu. Ses pensées, ses affections, ses aspirations, ses desirs doivent être les pensées, les aspirations et les desirs de Dieu. Il faut que son cœur soit complètement vidé de tout ce qui est humain et rempli du divin : *Tu autem homo Dei.*

Voilà ce que doit être l'évêque. Mais comment doit-il se mou-

trer l'homme de Dieu ? Une prière que la sainte Eglise met elle-même sur la bouche de ses prêtres, quand elle leur demande de penser à leurs chefs, va vous l'expliquer. Lorsque le prêtre prie pour son évêque, il demande à Dieu que son évêque puisse fidèlement servir son peuple, et par la parole et par l'exemple : *Verbo et exemplo*, et cela comprend tout. En effet, donnez-moi un homme pris par Dieu dans l'humilité et dans la poussière, sacré-prince d'Israël, qui se met à parler et qui, par ses paroles, se montre l'homme de Dieu, et qui, en même temps, parle par ses actions, se montre prêtre de Dieu à tous chrétiens, je dis : Voilà l'évêque. Eh bien, mes frères, *verbo et exemplo*, par la parole et par l'exemple, vous avez vu réaliser ici l'idéal tracé par S Paul et par Jésus-Christ, dans son Evangile, et voilà tout ce que je veux essayer de vous faire voir, dans la personne illustre de Mgr Louis François Lafèche, évêque des Trois-Rivières et assistant au trône pontifical.

Par la parole, Mgr. Lafèche a été véritablement l'homme de Dieu : *Homo Dei*. On donnait à saint Paul bien des beaux titres. Il en était digne. Mais il en est un qu'on lui donna un jour et qui peut paraître étrange ; on l'appela : Un semeur de paroles. C'était bien définir par là l'apôtre de Jésus-Christ, qui avait en effet reçu de son Maître lui-même la mission d'enseigner à toute créature.

Jésus-Christ, mes frères, est venu sur la terre pour sauver les hommes ; il les a sauvés par l'effusion de son sang, mais il les a instruits par sa bouche divine ; il n'a pas écrit un seul mot, et il n'a pas dit à ses apôtres d'écrire. Si on avait fait seulement cette simple réflexion et si on avait voulu bien l'approfondir, il n'y aurait peut-être jamais eu de protestantisme sur la terre. Quand Jésus-Christ donne à ses apôtres leur mission, vous savez ce qu'il leur dit : *Allez, enseignez, prêchez*, c'est-à-dire, parlez. La parole humaine, mes frères, y a-t-il quelque chose de plus grand, quelque chose de plus beau sur la terre, après l'âme immortelle ? La parole, c'est l'œuvre de Dieu, et c'est ce moyen que Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris pour répandre la vérité ici-bas, pour établir son Evangile et étendre sa domination, Mais pour que cette parole fût à la hauteur de sa mission, il lui fallait une consécration universelle, et voilà pourquoi Jésus-Christ a décidé que la parole humaine aurait sa fête de la Pentecôte.

Les apôtres, dans leur synagogue, reçoivent l'Esprit-Saint qui les transforme, et aussitôt voilà les portes du Cénacle qui s'ouvrent, et vous avez devant les yeux des docteurs qui prêchent et qui parlent. Qu'était-ce que la parole humaine avant ce jour ? Une parole timide, insignifiante, une parole mourante. Et désormais c'est une parole courageuse qui ne trompe point, une parole qui ne sait plus hésiter, une parole qui retentira toujours. Ce n'est plus ce verbe humain que Rome orgueilleuse admirait dans la bouche de Cicéron, et qui ne laissait rien après lui. Cicéron a la tête tranchée, et après lui, on n'en aura pas d'autre pour réveiller les échos du Forum.

Mais la parole bénie, consacrée, transformée par le Christ—voyez donc ce qu'elle fait lorsqu'elle se pose sur les lèvres de S. Pierre et de S Paul, sur les lèvres de Timothée, sur les lèvres de

S Ignace et de S Chrysostôme, sur les lèvres d'Augustin et d'Irénée, de S Bernard, de Bossuet, partout et toujours, et lorsque ces bouches consacrées se ferment dans le tombeau, il en sort encore une voix merveilleuse qui jette l'univers dans l'étonnement, *defunctus adhuc loquitur*.

S Paul était donc un semeur de paroles. Il les prenait dans le cœur de son divin Maître ; c'est là qu'il s'éclairait ; il allait, le grand apôtre, courant et volant, sur terre et sur mers, au milieu des persécutions, malgré les humiliations, parlant toujours, faisant son œuvre de géant. Il semait des paroles, et les générations croyaient, et la foi germait, et les églises se fondaient, et les peuples comprenaient leurs devoirs, et les idoles tombaient dans la poussière, et les hommes se convertissaient et s'aimaient les uns les autres. L'obstacle pouvait bien surgir, on pouvait bien prendre cet homme et le mettre dans une prison, oui, on pouvait bien lui mettre des chaînes, à cet homme, mais on ne pouvait pas mettre de lien à sa langue. Voilà pourquoi S Paul écrivait cette parole que Mgr. Laflèche, votre évêque, aimait tant à rappeler : *Verbum Dei non est alligatum*. Ils ont beau l'enfermer dans un cachot, la parole de Dieu ne s'enchaîne pas, elle retentit au fond des prisons comme au palais des Césars, elle retentit au milieu des foules enthousiastes comme au milieu des attaques et jusque dans l'effusion du sang.

Eh bien, votre évêque a été, lui aussi, un semeur de paroles. Il a été l'homme de Dieu par sa parole. Je ne sais pas si nous en avons un à lui comparer dans l'histoire religieuse de notre pays. Il a prêché d'abord aux pauvres, aux infortunés, à ceux qui avaient le plus besoin de Dieu, à de pauvres tribus sauvages dont il a appris la langue qu'il ne connaissait pas d'abord. Il redisait les grandeurs de Dieu, et les bontés de Dieu, il faisait là des chrétiens. On le vit parler plus tard comme professeur dans le collège de Nicolet, et ceux qui ont suivi ses leçons ne durent jamais oublier un pareil maître. On le vit parler aux communautés religieuses, aux foules qui couraient pour l'acclamer ; on le vit surtout parler quand il était évêque.

Et quelle parole éloquente ! car Mgr Laflèche avait ce que Cicéron demande pour l'éloquence, le *pectus*, il avait le cœur.

Vous savez que cet homme aimait et avec quelle force il savait aimer. Aussi ses sentiments se traduisaient-ils dans ses discours ; son âme, il la donnait à son auditoire ; vous l'avez vu bien souvent ici aux Trois-Rivières ; vous étiez comme électrisés quand vous l'entendiez vous émettre, vous expliquer ses belles thèses sur la Providence. On rapporte que les fidèles passaient une nuit dans l'église afin de pouvoir assister aux homélies de S Jean Chrysostôme. Pour vous, le moment où vous entendiez l'éloquente parole de votre évêque était un des bons moments de votre vie. Vous possédiez la parole dans tout ce qu'elle a de spontané, d'énergique, d'étonnant, d'électrisant, car Dieu avait mis dans le cœur de son serviteur tout ce qui fait la grande éloquence.

Eloquence savante. Cet homme avait étudié et beaucoup. Il a appris dans ses colloques avec Dieu ; il a appris dans son commerce avec les Pères de l'Eglise, les philosophes, les commen-

tateurs, les historiens ; il a appris beaucoup par l'observation. C'était, vous le savez, un penseur, et ses pensées ne ressemblaient pas aux pensées des autres. Il y avait chez lui une originalité qui caractérisait chacun de ses discours. Il avait des thèses favorites qu'il aimait à expliquer et sur lesquelles vous êtes parfaitement fixés aujourd'hui, et je regarde cela comme une grâce. Qui de vous, en effet, ne sait pas aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les droits de l'Église, sur l'infailibilité du Souverain Pontife, sur les devoirs de l'État envers la société religieuse, sur tout ce qu'il y a de condamnable dans le matérialisme, sur la liberté humaine et sur les diverses applications qu'on en veut faire ?

Il a été votre docteur, il a été votre maître. Il a été philosophe, mais c'était un philosophe à la manière de son divin Maître, il parlait pour être compris des petits enfants. Sa parole si savante était une parole simple. La parabole lui était facile. Il aimait à méditer l'évangile, et c'était pour lui une joie que de pouvoir s'épancher sur les questions les plus ardues de la religion, sur nos saints mystères, en présence des petits enfants.

Parole patriotique que celle de Mgr. Lafèche. Pendant longtemps cet homme a pris part à toutes nos fêtes nationales. Il semblait alors qu'il fallait nécessairement l'entendre, qu'il manquait quelque chose à la démonstration du jour, si on n'avait pas eu une parole tombée de ses lèvres.

Il aimait son pays. Et comme il aimait à rappeler ses origines divines, providentielles, la mission qu'il a à accomplir ici ! Avec quelle sympathie et quelle force de conviction il parlait de nos frères qui habitent la république voisine ! Comme il les félicitait de ce zèle qu'ils mettent à conserver et leur langue et leur foi ! Quand il allait quelquefois visiter les églises canadiennes, quand il rencontrait de ses prêtres des Trois-Rivières qu'il avait envoyés là, comme missionnaires, comme il aimait à leur parler, à ces exilés, à leur dire qu'ils devaient conserver la langue de leurs ancêtres, la langue du foyer, leurs journaux, leurs coutumes, tout en étant les sujets loyaux de la république où ils étaient venus chercher asile !

Mais ces paroles patriotiques étaient d'un patriotisme surnaturel. S Paul n'apparaît encore ici comme l'idéal. J'aime à revenir à lui souvent. S Paul disait, vous le savez, des choses admirables. Mais s'inquiétait-il de savoir comment il parlerait ? A Dieu ne plaise. Il ne cherchait que Dieu et sa gloire. Il savait qu'il avait des défauts naturels, mais que lui importaient ces défauts ? L'apôtre, laissant de côté les préceptes des rhéteurs, laissait parler son cœur ; c'était son esprit, illuminé par la connaissance, qui se communiquait dans le verbe que Dieu mettait sur ses lèvres, et pour tout dire, il voulait être anathème pour ses lèvres, et prêt à donner pour eux son âme cent fois, mille fois, s'il le fallait, et il remportait des triomphes comme les plus éloquents n'en ont jamais remportés. Mgr. Lafèche était comme S Paul : l'accent, la prononciation, les artifices de la rhétorique, il ne connaissait pas cela, il méprisait tout cela.

Quand il voulait parler, il prenait son âme et il la donnait, et il la donnait pour Dieu. Qu'allait-on dire à la suite de ses paroles ? Allait-on le féliciter ? allait-on le critiquer ? cela lui importait peu.

Il a parlé pour Dieu, pour Dieu seul ; il appartenait à Dieu, sa parole appartenait à la cause de Dieu.

Voilà comme parlent les évêques, comme parlent les apôtres. Vous avez eu ici un évêque et un apôtre. De même que sa parole était patriotique, savante, sainte, éloquent, surnaturelle, de même elle était une parole intrépide, une parole qui ne redoutait rien, quand il s'agissait de l'affirmation de la vérité, de l'accomplissement du devoir. Si Mgr. Laflèche se fût trouvé dans certaines circonstances particulières que nous rappelle l'histoire, les mots qu'on admire, les actes qui nous charment, il les aurait répétés, il les aurait reproduits. S'il eût été à la place des apôtres lorsque le pouvoir les battait de verges et leur disait de se taire, il eût répondu comme eux : " Nous ne pouvons plus ne pas dire ce que nous savons et ce que nous avons mission de dire." S'il eût été à la place d'Ambroise, Théodose eût reçu la réponse qu'il a reçue de l'évêque. Il était aussi ferme qu'il était bon. C'était véritablement, comme je le disais, le soldat et le chevalier, et si parfois on trouvait sa parole trop ardente, il n'y a pas à s'en étonner, son tempérament, son caractère, surnaturalisé par la grâce, l'ont porté à parler ainsi.

Et par sa parole il a été l'instrument de Dieu au milieu de son peuple. Il a gardé la foi dans les campagnes de ce diocèse, il a fait régner la vertu dans les communautés religieuses, il a inspiré le zèle aux jeunes élèves des séminaires, il a fait germer des vocations, il a nourri la sève patriotique du peuple canadien, il a été le modèle de ses prêtres. C'est que notre peuple est bon. Mais il a besoin qu'on l'instruise, il a soif de doctrine, il veut du dogme, il veut qu'on lui explique l'Évangile, il veut qu'on lui donne la raison de cette foi qui est si vive et si profonde dans son cœur, il veut savoir la raison des choses et pourquoi il doit croire et comment il doit croire. Il faut, dit S Paul, que l'obéissance soit raisonnée, *rationalabile obsequium*, et c'est pour cela que Mgr Laflèche, pendant les si longues années qu'il a été votre évêque, prêchait la doctrine, expliquait et évangélisait. Il exposait les principes fondamentaux de l'Église, de la société, de la liberté, de l'éducation.

Il savait que c'était le besoin du temps. Je dirai non seulement aux vénérés prêtres de ce diocèse, mais je dirai à tous les prêtres de notre pays, et je me dis à moi-même : Regardons : *Defunctus adhuc loquitur*. Il est mort, mais il parle encore : de ce cercueil, il nous dit à nous qui avons mission de diriger les peuples, il nous dit d'être les hommes de Dieu par la parole et par l'exemple, *verbo et exemplo*. Oui regardons, et regardons tous, notre modèle est là.

Mes frères, l'évêque, ai-je dit, doit servir son peuple par l'exemple. La parole ne suffit pas. Il est dit dans l'Évangile, de Notre Seigneur, qu'avant d'enseigner, il pratiqua ce qu'il enseignait. L'évêque doit donc être l'homme de Dieu par l'exemple. Votre évêque l'a-t-il été ? Ici, mes bien chers frères, je n'ai qu'à vous rappeler les différentes phases de sa vie, et à vous montrer Mgr. Laflèche, depuis les années de son enfance jusqu'à sa mort, et vous direz comme moi : " Cette vie est une prédication continuelle." S'il y a quelque chose qui a caractérisé

la carrière de Mgr. Lafèche c'est l'amour de la sainte Eglise. Oh, qu'il a aimé l'Eglise ! Il l'a aimée, avec quelle ardeur ! C'est Louis Veillot, je crois, ce vaillant athlète de ces derniers temps, qui disait : " L'Eglise est ma mère, et quand on l'attaque, j'éprouve en moi des rages d'enfant." Mgr. Lafèche était à peu près semblable. Il ne pouvait pas souffrir qu'on attaquât l'Eglise.

Comme cet homme eût été volontiers martyr ! Ah ! son sang, comme il l'eût versé volontiers pour l'Eglise ! Mais en cela, est-ce qu'il n'imitait pas Jésus-Christ ? Est-ce qu'il n'est pas dit de lui qu'il est le bon pasteur et que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ? N'est-il pas dit de lui qu'il aimait l'Eglise et qu'il s'est livré pour elle ? *Dilexit ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea.* Mgr. Lafèche a été le bon Pasteur, ici ; il vous a tout donné, ses talents, son temps, son activité, ses sueurs, ses affections, sa santé, *tradidit semetipsum* ; il vous a donné sa vie.

Mais voyez comment Dieu l'a préparé à ce haut office où il devait, d'une manière si éclatante et si belle, accomplir les desseins de la Providence. Il le fait naître dans une modeste campagne, à Sainte-Anne de la Pérade. Et quand je voyais, l'autre jour, l'image de la maison où il naquit, je ne pouvais m'empêcher de rapprocher dans ma pensée cette humble demeure de l'autre petite demeure de Lévis, où naquit le frère de cœur de Mgr. Lafèche, cet autre grand évêque que notre histoire n'oubliera jamais et qui portait le nom d'Ignace Bourget.

Lorsque le bon Dieu choisit des instruments pour ses desseins miséricordieux sur les hommes, il n'a pas besoin de regarder dans les palais et les riches demeures, il va dans ce qui est pauvre et humble, il appelle, il transforme et il fait son apôtre. C'est afin qu'on sache toujours que ce n'est pas l'homme à qui le mérite revient, mais que c'est Dieu qui fait tout et que c'est à lui seul que toute gloire est due.

Dans cette campagne charmante, silencieuse, le jeune enfant si bien doué trouvait le bonheur dans la méditation. Il pouvait réfléchir ; et bientôt il commence, en effet, à se demander la raison des choses—car Mgr. Lafèche fut ainsi : il aimait à éclaircir tous les doutes, et voilà ce qui a fait de lui un si grand penseur.

Mais en même temps que, dans le silence des champs, dans le recueillement de la campagne, ses facultés, lentement, se perfectionnaient, son cœur était formé à la vertu par une incomparable mère. Sa mère, il en a parlé bien des fois et, jusqu'à ses dernières années, il en parlait avec l'amour d'un enfant de dix ans. Il avouait que s'il était évêque, cela était dû, sans doute, à la piété, aux prières de sa bonne mère. Et pendant que la mère faisait l'œuvre de l'éducation de son jeune enfant, Dieu travaillait de son côté, lui inspirait l'amour des choses saintes et le dirigeait vers l'Eglise.

Le jeune Louis était enfant de chœur, il servait la messe avec joie, aspirant après le jour où il pourrait la célébrer lui-même, car il ne fut pas longtemps sans se dire qu'il serait prêtre, qu'il ne serait que cela et qu'il ne devait être que cela. Il avait un aïeul qui chantait à l'église, et l'aïeul vieillissait, il sentait que ses forces s'en allaient. Il prit donc, un jour, son petit-fils à part

et l
Rou
tou
l'en
lati
dep
par
une
ceux
nous
"Ah
nous
les c

ge d
qu'il
de ce
tém

vingt
trouv
apôtr
seins
ce n'e
la par
A
Roug
prêtre
la mo
Il se c
mes p
en eff
quelq
fautr
la cour
guer, p
comme
l'œuvr
l'appre
conna
cours
res. L
neige,
pour a
c'est le
Dieu, q
pour ce
service,
au jeun
sions, l
Rivière
ces deux
sont de

et lui dit : Il faut que je t'enseigne le chant si beau de l'Eglise Romaine, le plain-chant, et tu pourras peut-être chanter à ton tour en attendant, mon cher enfant, que tu deviennes prêtre," et l'enfant se fit élève de plain-chant et le plain-chant fut une révélation pour sa jeune âme. Il trouvait, comme il a toujours trouvé depuis, qu'il n'y a pas de musique religieuse qui puisse lui être comparée et, en même temps, il prenait le goût de l'harmonie, car c'était une âme d'artiste que Mgr. Lafèche. Il était surprenant, pour ceux qui ne le connaissaient pas bien, de l'entendre dire, comme nous l'avons entendu un jour dans une circonstance touchante : "Ah ! que la musique est belle ! que j'aime la musique ! et quand nous serons un jour au Ciel, ce sera une de nos joies d'entendre les célestes harmonies des Anges."

Il fit sa première communion et partit bientôt pour le Collège de Nicolet. Ce qu'il fut, dans ce Collège, les actes de vertu qu'il pratiqua, le zèle qu'il montra pour s'instruire, les maîtres de cette maison sont là pour le dire, et ils lui ont rendu déjà les témoignages de leur vénération et de leur gratitude.

Son cours terminé, il embrassa l'état ecclésiastique, et à vingt-six ans, il était prêtre. Lui, qui aimait tant son pays, aurait trouvé ici beaucoup à faire, mais ceux qui sont véritablement apôtres, ceux que Dieu fait tels, ont d'autres vues, d'autres desseins que des desseins purement patriotiques. La patrie, pour eux, ce n'est pas seulement le coin de terre où ils ont pris naissance ; la patrie, c'est l'univers qu'il faut gagner à Dieu.

Alors, Mgr Lafèche songe au Nord-Ouest. A la Rivière Rouge, il y a des tribus qui ont besoin de vérité, qui attendent les prêtres. Mais, dit l'Evangile, *mensis multa, operarii autem pauci*, la moisson est considérable, mais les ouvriers sont peu nombreux. Il se dit : " Je partirai, je quitterai pour ce champ d'apostolat mes parents, mes amis, tout ce que j'ai de cher," et il se dirige, en effet, vers la Rivière Rouge. Il ne lui faudra pas seulement quelques jours, comme maintenant, pour faire ce voyage, il lui faudra de longues semaines, mais que lui importe la longueur de la course ? que lui importe la fatigue ? il s'en va là pour se fatiguer, pour se dépenser, pour se donner, pour mourir au besoin. Il commence à se fatiguer dès le départ. A peine arrivé, il se met à l'œuvre. Il ne sait pas parler la langue de ces gens, il va l'apprendre ; il va connaître l'isolement du missionnaire, il va connaître la souffrance de la faim ; il faudra qu'il fasse des courses immenses, il ira en canot d'écorce sur les lacs et les rivières. L'hiver, il lui faudra chasser la raquette, il marchera sur la neige, il fera des distances immenses pour baptiser un enfant, pour administrer un malade. Tout cela lui va. Je vous le dis, c'est le chevalier du bon Dieu. Voici que du secours lui arrive. Dieu, qui est le souverain ordonnateur, qui arrange ici-bas tout pour ceux qui ont confiance en lui et se mettent librement à son service, parle à un jeune novice de la Compagnie des Oblats, au jeune frère Taché. Lui aussi est pris du même désir des missions, lui aussi a soif de se dévouer pour les âmes. Il s'en va à la Rivière Rouge, il y trouve l'abbé Lafèche. Ces deux jeunes hommes, ces deux jeunes gens n'ont qu'à se regarder ; évidemment ils sont de la même famille ; évidemment ils ont les mêmes ambi-

tions, ils veulent les mêmes sacrifices ; ils sont faits pour s'aimer et ils s'aimeront jusqu'à la mort.

Mais voilà que bientôt l'abbé Lafèche, au milieu de ses courses, au milieu de ses fatigues, devient presque infirme. Voilà des plaies à ses pauvres jambes. Il lui faut un infirmier. Le petit frère novice des Oblats est là. Le voyez-vous, ce jeune novice, à côté de l'abbé Lafèche, pansant les plaies de ce missionnaire et apôtre de 28 ans ! Tout ce qu'ils disaient alors, nous ne le savons pas, mais qu'ils ont dû échanger des conversations saintes et admirables !

Mgr. Provencher meurt bientôt. On s'occupe de lui trouver un successeur, et Rome se prononce pour l'abbé Lafèche. L'abbé Lafèche était parti pour la Rivière Rouge afin de s'immoler comme missionnaire, et maintenant que Rome lui met la mitre sur la tête et une crosse dans les mains, son humilité s'effraie, il lui semble qu'il ne peut pas porter ce fardeau ; il faudra qu'il cherche des raisons pour ne pas accepter et pour décliner un pareil honneur. Il regarde ses pauvres jambes meurtries, les cicatrices de ses courses apostoliques ; voilà le moyen qu'il prend pour échapper à l'honneur et à la gloire de l'épiscopat. Il écrit à Rome et Rome accepte les excuses du missionnaire.

Il faut donc nommer quelqu'un à sa place, et c'est le petit frère infirmier qui va devenir évêque de celui qu'il soignait avec tant d'amour. Mais l'abbé Lafèche est content. Il suit son ami, il va l'appeler son père, il va travailler sous sa direction pour le bon Dieu, il va l'aimer comme un frère jusqu'à ce que Dieu, dans ses mystérieux desseins, le fasse son frère véritable dans l'épiscopat. Quand je les vois tous les deux, ces jeunes missionnaires, l'abbé Lafèche, 30 ans peut-être et Mgr. Taché, 28 ans et évêque de Saint-Boniface ; quand je les vois travailler de concert pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, j'entrevois l'avenir et j'aperçois l'aurole de gloire qui les couronnera, car ce sont bien deux évêques qui sont là, deux évêques qui sont hommes de Dieu, qui mêlent leurs biens terrestres, qui partagent les mêmes sentiments, qui ont les mêmes manières de voir. Aussi, ils se jurent une affection éternelle et quelque soit, plus tard, la distance qui les sépare, nous verrons qu'ils ont des joies communes et de communes douleurs ; quand l'un souffre, l'autre souffre et pleure ; si l'un est éprouvé, l'autre, soit celui de Saint-Boniface ou bien celui de Trois-Rivières, s'en vient pour le défendre et pour le consoler.

Douze ans se sont passés. Mgr. Lafèche revient aux Trois-Rivières. Il lui semble que sa mission est finie là-bas. Il a raison. Ses infirmités ne lui permettent plus d'y travailler. Il va au collège de Nicolet se consacrer à la cause de l'éducation, se dévouer à la jeunesse, se renfermer dans son humble cellule de directeur prodigier à ses enfants les bons conseils, les diriger vers le sanctuaire ou la société. Puis, le voilà vicaire général et enfin administrateur du diocèse. Mgr. Cooke le prend pour son coadjuteur, avec future succession. C'est pour lui encore une épreuve semblable à un coup de foudre. Mais, cette fois, il comprend que c'est Dieu qui veut absolument un ouvrier, il s'exécute. Le voilà donc évêque, et c'est maintenant surtout qu'il vous montre son amour de l'Eglise et de la vérité, amour qu'il conservera jusqu'à sa mort.

Son
me
Il d
il
fon
déb
bén
Aus
une
là q
par
che
peti
joie
tion
c'éta
rece

ven
et c
en d
vous
que
forti
mots
Notr
misé
ceux
lui d
pable
" Vo
était
pre l
encor
tendr
donn
œuvr
chass
avoir
aspec
repro
quelq
humb
les bi
s'agis
transi
même
son c
ainsi,
vouan
appré
chant
O

Son amour de l'Eglise se traduit particulièrement par son dévouement au Souverain Pontife. Pour le Pape, il a un véritable culte. Il défend ses droits et ses prérogatives. Tout ce que le Pape dit, il l'accepte, et les directions et les décisions qui viennent de lui font son bonheur ; quand même ces directions, quand même ces décisions seraient contre ses espérances, il les reçoit comme une bénédiction du ciel. Il sera ainsi tout le temps de son épiscopat. Aussi, comme pour le récompenser, Dieu lui accorde dès son début une grande grâce. Le Concile du Vatican vient de s'ouvrir : c'est là que le Souverain Pontife va voir proclamer son infailibilité, par ceux qui pourront assister à ces grandes assises. Mgr. Laflèche s'y rend, et il disait en ma présence, l'an dernier, à cette petite fête que j'ai rappelée en commençant : " La plus grande joie de ma vie a été quand j'ai pu dire PLACET pour la ratification du dogme de l'infailibilité pontificale." Il lui semblait que c'était la plus grande et la plus belle récompense qu'il pouvait recevoir de Dieu.

C'est pendant qu'il était au Vatican qu'il apprit qu'il devenait évêque de Trois-Rivières. Il revint donc ici, mes frères, et ce qu'il fit depuis, il me serait impossible de le raconter en détail : je n'en finirais pas. Je vous ai dit et répété, et vous êtes là vous-mêmes pour me faire écho, qu'il n'a vécu que pour vous. Il a pris pour devise ces paroles : *Suaviter et fortiter*, avec suavité et avec force. Il semblait, par ces deux mots, vouloir résumer toute la vie de son Divin Maître, car Notre Seigneur Jésus-Christ, comme vous le savez, a été bon, miséricordieux et tendre, il n'a jamais repoussé les méchants, ceux qui l'accusaient ou l'avaient calomnié. Lorsque ses apôtres lui demandaient de faire tomber le feu du ciel sur une ville coupable qui n'avait pas voulu les recevoir, Jésus-Christ disait : " Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes," et il ajoutait qu'il était venu pour guérir les cœurs blessés, qu'il ne fallait pas rompre le roseau à demi rompu, ni éteindre la mèche qui fume encore. En même temps qu'il était si bon, si miséricordieux, si tendre pour les hommes, Jésus-Christ était ferme. Il a voulu donner un exemple et une leçon à ceux qui doivent continuer son œuvre lorsqu'un jour, dans le temple, il s'arma d'un fouet et en chassa les vendeurs qui l'avaient profané. Mgr. Laflèche semble avoir eu toujours devant lui le Divin Maître sous ces deux aspects, douceur et fermeté. Y a-t-il un homme qui pourrait lui reprocher une parole ou un acte de vivacité, une parole blessante, quelque chose d'injurieux ? Jamais. Les pauvres, les petits, les humbles, ceux qui ne pensaient pas comme lui, étaient toujours les bienvenus près de sa personne ; mais, par exemple, quand il s'agissait d'un principe, quand il s'agissait d'une erreur, oh ! il ne transigeait pas, il brandissait le fouet dans ses mains, mais en même temps qu'il flagellait l'erreur, il était prêt à presser son cœur le frère dans lequel il reconnaissait cette erreur. Il a été ainsi, toujours et partout, défenseur intrépide de l'Eglise, se dévouant aux hommes et ne se demandant pas comment seraient appréciés ses actes et ses écrits, rempli d'un grand zèle et cherchant à étendre le règne de la vérité sur la terre.

On a dit de lui qu'il était un évêque du moyen âge. Moi,

je le comparerais volontiers aux évêques des premiers âges. Mais l'appeler évêque du moyen âge, certes, c'est un grand honneur à lui faire, car c'est le mettre à l'égal des grands hommes de ce temps où Léon XIII nous fait aujourd'hui chercher ceux qui, en fait de science, de philosophie et de théologie, doivent être nos maîtres et nos docteurs. Mais de même qu'il a été évêque du moyen âge ou un évêque des premiers âges, si vous le voulez, il a été un évêque de son temps. S'il combattait les écarts qu'il y trouvait, il en a adopté aussi le courage, toutes les généreuses tendances et les nobles aspirations, il en a accepté tous les progrès, il n'a pas manqué d'aller de l'avant, pourvu que le progrès fût toujours bien compris.

En matière d'éducation, vous savez ce qu'il a été et ce qu'il a fait. Je n'ai qu'à regarder sa ville de Trois-Rivières. Je n'ai qu'à aller dans ce Séminaire, dans ce Couvent des Ursu-lines, qu'à voir dans le diocèse ces nombreuses maisons d'éducation qu'il a fondées lui-même. Je n'ai qu'à voir les programmes qu'on suit partout et l'élan donné aux études, pour constater que Mgr Lafèche a été véritablement l'homme de son temps. Il n'était pas de ceux qui trouvent que notre pays est un pays arriéré et presque barbare. Il tenait compte des difficultés que nos pères ont rencontrées. Il savait bien qu'il y a encore à améliorer et à perfectionner beaucoup, mais il savait aussi que les vieux peuples d'Europe s'étudient à résoudre avantageusement ces problèmes, qu'ils y travaillent sans cesse et qu'ils avouent n'être pas encore arrivés au dernier mot du progrès. Comment vouloir que, dans un pays si jeune, nous ayons atteint la perfection? Non, non, il y a à perfectionner, il y a à améliorer, mais il ne faut pas condamner ce qui est bon. Je ne veux pas de la réforme, car la réforme suppose quelque chose de mal et il n'y a rien de mal. Il y a du bon, imparfait encore, et qu'il faut améliorer, mais il faut savoir conserver ce bien. Je ne veux pas admettre l'opinion de ceux qui, regardant leur pays, leurs belles campagnes qui rappellent les sacrifices de leurs pères et le dévouement des communautaires religieuses, se détournent de tout cela et semblent vouloir décrier ce pays qui est le leur, aux yeux de l'étranger qui nous regarde et nous envie ce que nous avons.

Mgr Lafèche a travaillé pour l'éducation ici dans ce diocèse, et lorsque cette question de l'éducation est devenue une question de principe, de liberté religieuse, de constitution, alors, il n'y a pas à être surpris que Mgr Lafèche apparaisse au premier rang de ceux qui la défendent. Ses collègues sont avec lui et ils sont là à leur poste. Et, dans la défense de ces droits sacrés, s'il fut si ardent, il ne faut pas s'en étonner, il faut penser que cette terre où la persécution sévit a été autrefois arrosée de ses sueurs et que si nous, nous nous sommes levés pour défendre les catholiques de l'Ouest, lui s'est levé pour la défense de ceux qu'il peut appeler ses fils, parce qu'ils l'appellent leur père.

Votre évêque vous a-t-il donné rien que sa parole? A-t-il prêché par ses actes? Mais voyez donc; enfant, il prêche la piété filiale, l'amour de la religion, la fidélité à l'appel de Dieu. Jeune homme, il prêche la soumission à ses maîtres, et l'amour du travail. Missionnaire, il prêche le zèle apostolique. Evêque, il me

semble mettre en pratique tout ce que saint Paul demande de Tite et de Timothée. J'ajouterai qu'il a été l'homme de la prière, car on n'est quelque chose de grand pour l'œuvre de Dieu que si on prie bien. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : Sans moi, vous ne pouvez rien faire. Mais pour que le Christ nous aide, il faut l'appeler, il faut prier avec humilité. Mgr. Laflèche a prié, et comme il priait bien ! Ce sont les prêtres de sa maison, ce sont ses intimes, c'est son clergé, ce sont ses curés qu'il visitait chaque année qui peuvent rendre ici témoignage, eux qui l'ont vu, tant de soirs, réciter son chapelet, aimant à le dire tout haut, car il lui semblait qu'il fallait parler ainsi avec la Sainte-Vierge, sa mère. Il récitait l'office avec force, il célébrait la sainte messe avec une foi ardente, il allait passer de longues heures devant le Saint Sacrement. C'est là qu'il préparait ses discours, les écrits qu'il allait livrer bientôt.

S'il a été l'homme de la prière, je dis aussi qu'il a été l'homme de la charité. Comme homme de la prière, il a voulu que sa ville épiscopale eût un couvent de Religieuses qui fût comme le paratonnerre de la ville. Dans ce couvent, on se livre aux pénitences, aux mortifications, aux jeûnes ; on chante, la nuit, les louanges du Seigneur, et c'est bien là, en effet, le moyen de détourner les châtements de Dieu.

Les sœurs du Précieux-Sang sont arrivées et Mgr. Laflèche fut dans la jubilation. Mais homme de charité, il voulut donner un asile à l'homme pauvre, aux malades, aux infirmes. Il n'a pas d'hôpital, il en fondera un, il mendiera des matériaux pour le bâtir. Ainsi, voilà les Sœurs de la Providence qui arrivent au couvent pour faire ici les œuvres qu'elles font d'un bout à l'autre du pays. Ces pauvres, vous savez s'il les aime. En a-t-il jamais refusé un seul ? Sa main a-t-elle été fermée quand on lui demandait l'aumône ? N'a-t-elle pas été pleine de commisération ? Il aimait à aller dans cette maison des pauvres et les heures entières qu'il passait là étaient pour lui des heures bénies.

Il semblait vraiment dans les desseins de la Providence que ce pasteur, que cet athlète, ce théologien devait mourir dans cette chambre d'hôpital, à côté des pauvres qu'il a généreusement servis.

S'il devait mourir là, ce n'était pas là qu'il devait recevoir le coup de mort. Soldat, il voulait le recevoir au champ de combat. Il l'avait dit : " Je mourrai les armes à la main." Ainsi en arriva-t-il. Il commença sa visite pastorale. Rien ne faisait prévoir une catastrophe comme celle qui arriva si soudainement. Sa constitution robuste faisait espérer pour lui de longues années, mais le semeur de paroles s'en alla de paroisse en paroisse, il se dépensa trop généreusement. Il parlait dans les églises ; il rappelait les enseignements du Souverain-Pontife ; il allait dans les cimetières prêcher la dévotion aux morts, et un jour, après un de ces sermons, il se sentit fatigué. Il voulut continuer cependant, son œuvre, mais la maladie le terrassa. Le soldat était mortellement blessé, blessé au champ d'honneur, blessé porte-voix de l'Évangile. Alors il se fait transporter dans sa ville des Trois-Rivières, à sa chère maison des pauvres, et c'est là qu'il va mourir.

Ce qu'il a été en face de la mort, ce qu'il a fait, mes frères,

vous le savez. Quand il vit que tout allait finir, il se mit entre les mains de Dieu. Il n'avait aucun regret pour lui, le Maître le rappelait. C'est le temps de partir, c'est le temps de chanter le *Nunc dimittis*. Il règle ses affaires temporelles, il prie, il médite, il fait prier à ses côtés, il récite son Rosaire, et quand il ne peut plus réciter de formules, sa main défaillante, cette main vaillante qui a signé tant de documents admirables, dignes des confesseurs de la foi, sa main défaillante se met à faire des signes de croix et en fait jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le servir. Puis il dit à l'un de ses prêtres : "Je m'en vais mourir. Dieu va mettre fin à toutes mes misères, mais il y a ses jugements qui m'attendent. Pourtant, j'ai confiance, car je n'ai rien fait que pour lui." Ne vous semble-t-il pas entendre S Paul se confiant à son cher disciple Timothée ? "*Bonum certamen certavi*, Pour moi, j'acheve ma course. Bientôt la mort va venir. J'ai combattu le bon combat. J'ai conservé la foi."

Mais avant de mourir, Mgr. Laflèche pense à ses missions du Nord-Ouest, qui ont eu les prémices de son apostolat et que fait-il ? Il a près de lui une personne qui vient de ces régions. Il la fait venir auprès de son lit de mort, il lui parle des tribus sauvages pour lesquelles il a donné le meilleur de sa vie, il lui prêche encore et lui donne de bons conseils. Lui, le grand évêque, il veut finir en humble missionnaire comme il a commencé.

Enfin, il faut que l'homme paraisse dans toute sa vérité à ce moment suprême. Je vous ai dit que Mgr. Laflèche avait une dévotion toute spéciale au Souverain Pontife. Il fait son humble soumission à Dieu, un acte de foi ; il fait sa soumission parfaite à toutes les volontés et à toutes les décisions du Pape. Enfin, c'est le moment dernier. Une douce agonie arrive, Mgr. Laflèche rend le dernier soupir.

Il vous a prêché, il nous a prêché, il a prêché à tout son pays. *Verbo et exemplo*. Il a été véritablement l'homme de Dieu tel que le veut l'apôtre saint Paul. Maintenant, mes bien chers frères, je comprends que votre douleur soit grande, mais celle des évêques est grande aussi, car nous savons quel frère bon, expérimenté, zélé et dévoué nous perdons en lui. Mais cependant il ne faut pas oublier que la mission d'un homme terminée, il faut que la récompense arrive. Ah ! votre évêque, j'espère qu'il est déjà dans le sein de Dieu ! Lui qui aimait tant la vérité, il disait qu'il avait hâte de se trouver là haut pour savoir s'il se trompait ou non. Le voilà maintenant avec l'infinie Vérité, avec l'infinie Beauté, avec l'infinie Bonté, et c'est pour toujours.

Il a fait ici-bas son œuvre et il jouit maintenant d'une félicité qui ne finira point et qui commence à son cercueil.

Vous pourrez donc, mes bien chers frères, le pleurer comme on pleure celui qu'on aime, celui qui nous a fait du bien, mais vous vous souviendrez comme nous nous souviendrons tous ceux qui nous quittent ici-bas s'en vont nous aimer et nous protéger auprès de Dieu. Ainsi soit-il.

La Rénovation

IX

Le Libéralisme Doctrinal

V

Les Erreurs Modernes

Dans son encyclique sur la liberté humaine Notre St. Père a dit : " Nous avons parlé ailleurs, et notamment dans l'encyclique *Immortale Dei*, de ce qu'on nomme *les libertés modernes*." Or, voici comment le docteur infaillible y démontre les erreurs engendrées par ces libertés mal comprises.

" Relativement à la religion, penser qu'il est indifférent qu'elle ait des formes disparates et contraires équivaut simplement à n'en vouloir ni choisir, ni suivre aucune. C'est l'athéisme moins le nom. Quiconque, en effet, croit en Dieu, s'il est conséquent et ne veut pas tomber dans l'absurde, doit nécessairement admettre que les divers cultes en usage entre lesquels il y a tant de différence, de disparité et d'opposition, même sur les points les plus importants, ne sauraient être tous également vrais, également bons, également agréables à Dieu.

" De même la liberté de penser et de publier ses pensées, soustraite à toute règle, n'est pas de soi un bien dont la société ait à se féliciter ; mais plutôt la source et l'origine de beaucoup de maux.

" La liberté, cet élément de perfection pour l'homme, doit s'appliquer à ce qui est vrai et à ce qui est bon. Or, l'essence du bien et de la vérité ne peut changer au gré de l'homme, mais elle demeure toujours la même, et non moins que la nature des choses elle est immuable. Si l'intelligence adhère à des opinions fausses, si la volonté choisit le mal et s'y attache, si l'une ni l'autre n'atteint sa perfection, toutes deux déchoient de leur dignité native et se corrompent. Il n'est donc pas permis de mettre au jour et d'exposer aux yeux des hommes ce qui est contraire à la vertu et à la vérité, et bien moins encore de placer cette licence sous la tutelle et la protection des lois. Il n'y a qu'une voie pour arriver au ciel vers lequel nous tendons tous : c'est une bonne vie. L'Etat s'écarte donc des règles et prescriptions de la nature s'il favorise à ce point la licence des opinions et des actions coupables, que l'on puisse impunément détourner les esprits de la vérité et les âmes de la vertu.

" Quant à l'Eglise, que Dieu lui-même a établie, l'exclure de la vie publique, des lois, de l'éducation de la jeunesse, de la so-

ciété domestique, c'est une grande et pernicieuse erreur. Une société sans religion ne saura être bien réglée ; et déjà, plus peut-être qu'il ne faudrait, l'on voit ce que vaut en soi et dans ses conséquences cette soi-disant morale civile. La vraie maîtresse de la vertu et la gardienne des mœurs est l'Eglise du Christ. C'est elle qui conserve en leur intégrité les principes d'où découlent les devoirs et qui suggérant les plus nobles motifs de bien vivre, ordonne non seulement de fuir les mauvaises actions, mais de dompter les mouvements de l'âme contraires à la raison, quand même ils ne se traduisent pas en acte. Prétendre assujettir l'Eglise au pouvoir civil dans l'exercice de son ministère, c'est à la fois une grande injustice et une grande témérité. Par le fait même on trouble l'ordre, car on donne le pas aux choses naturelles sur les choses surnaturelles : on tarit, ou certainement on diminue beaucoup l'affluence des biens dont l'Eglise, si elle était sans entraves, comblerait la société ; et, de plus on ouvre la voie à des haines et à des luttes dont de trop fréquentes expériences ont démontré la grande et funeste influence sur l'une et l'autre société."

CES DOCTRINES SOUVENT CONDAMNÉES

" Ces doctrines que la raison humaine réprouve, et qui ont une influence si considérable sur la marche des choses publiques, les Pontifes romains, Nos prédécesseurs, dans la pleine conscience de ce que réclamait d'eux la Charge Apostolique, n'ont jamais souffert qu'elles fussent impunément émises. C'est ainsi que dans sa Lettre Encyclique "*Mirari Vos*" du 15 août 1832, Grégoire XVI, avec une grande autorité doctrinale, a repoussé ce que l'on avançait des lors : qu'en fait de religion, il n'y a pas de choix à faire, que chacun est maître d'en juger à son aise ; que chacun ne relève que de sa conscience, et peut, en outre, publier ce qu'il pense et ourdir des révolutions dans l'Etat. Au sujet de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce Pontife s'exprime en ces termes. " Nous ne pouvons pas attendre pour l'Eglise et l'Etat des résultats meilleurs des tendances de ceux qui prétendent séparer l'Eglise de l'Etat, et rompre la concorde mutuelle entre le sacerdoce et l'empire. C'est qu'en effet les fauteurs d'une liberté effrénée redoutent cette concorde, qui a toujours été si favorable et salutaire aux intérêts religieux et civils."

De la même manière Pie IX, chaque fois que l'occasion s'en présentait, a condamné les fausses opinions les plus en vogue et ensuite il en fit faire un recueil, afin que, dans un tel déluge d'erreurs, les catholiques eussent une direction sûre."

En voici quelques-unes que l'on trouve formulées au *Syllabus* :

" Prop. XIX. " L'Eglise n'est pas une société vraie, parfaite, indépendante ; elle ne jouit pas de droits propres et constants que lui ait conférés son divin Fondateur, mais il appartient au pouvoir civil de définir quels sont les droits de l'Eglise et dans quelles limites elle peut les exercer.

Prop. XXXIX. "L'Etat, comme origine et source de tous les droits, jouit d'un droit illimité.

Prop. LV. "Il faut séparer l'Eglise de l'Etat et l'Etat de l'Eglise.

Prop. LXXIX. "... il est faux que la liberté civile des cultes et la pleine faculté donnée à chacun de manifester ouvertement et publiquement n'importe quelles opinions ou pensées, ait pour conséquence de corrompre plus facilement les esprits et les mœurs et de propager la peste de l'indifférence."

MARC-ANTOINE.

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

LE SCAPULAIRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.—*Suivi de quelques considérations sur la communion des saints et sur la dime.*—Par J. T. Savaria, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.—Volume in-8o de 360 pages, édité au Monastère des Carmélites, avenue du Carmel, près de la rue St Denis, Montréal.

C'est un bien bel et bien bon ouvrage de piété et de propagande catholique que vient de donner au public canadien-français, sous le titre susdit, le prêtre distingué et si dévoué qui est le chapelain du Carmel de Montréal.

Après avoir commencé dans un premier ouvrage, avantageusement noté en son temps : *Les secrets d'en Carmel*, M. le chanoine Savaria complète aujourd'hui, par ce second volume, son travail tant intéressant pour révéler au monde profane les beautés et les héroïsmes de l'œuvre de prédilection à laquelle il a voué sa vie apostolique.

Son traité sur "Le scapulaire de N. D. du Mont Carmel" sera accueilli avec joie par tous les fidèles, mais particulièrement par ceux qui portent ce saint habit. Il offre à tous une lecture agréable, simple et variée à la fois, que le plus modeste artisan et le plus humble campagnard, tout autant que l'homme d'études, liront avec égal profit et intérêt.

Fondation de l'ordre des Carmélites et description de son berceau sauvage, dans les grottes du Mont Carmel ; traits frappants et édifiants à la fois, faits historiques et merveilleux parsemés avec art dans le récit savant et documenté des origines du scapulaire donné par la très sainte Vierge elle-même au bienheureux Carmélite Simon Stock ; démonstration évidente que le scapu-

laire tient étroitement à l'ordre du Carmel et qu'advenant la disparition de celui-ci, par malheur, la pieuse, féconde et consolatrice confrérie du scapulaire carmélitain cesserait d'exister par le fait même, ce qui prouve l'importance du maintien des Carmels; exposition lucide, véridique, consolante, des privilèges admirables du scapulaire du Mont-Carmel: 1o exemption de l'enfer pour quiconque meurt pieusement revêtu du saint habit, et 2o prompt délivrance du purgatoire, moyennant certaines conditions requises; solution de quelques questions connexes à la dévotion du scapulaire, v. g. existence du purgatoire, rigueur de ses peines, indulgences, communion des saints: tout s'agence et se développe progressivement, dans le traité de M. le chanoine Savaria, de façon à captiver l'attention du lecteur et à la soutenir du commencement à la fin avec la même vivacité.

A propos des œuvres expiatoires, préventives des tourments atroces du purgatoire et de leur durée généralement fort étendue, l'auteur insiste sur l'aumône à faire aux pauvres ou aux instituts contemplatifs et expiatoires comme le Carmel, mais il étudie plus spécialement cette forme légale de l'aumône catholique qu'est la *Dîme*, pour l'entretien du culte et le soutien des pasteurs.

Quant à la valeur intrinsèque de l'ouvrage de M. le chanoine Savaria, on ne saurait en fournir de meilleurs témoignages que les attestations qu'en ont offertes N. N. S. S. les évêques du Canada français eux-mêmes.

L'archevêque de Montréal, son Ordinaire, écrit à l'auteur :

Vous avez été bien inspiré d'offrir, sous une forme agréable et variée, aux âmes pieuses ou à celles qui ont besoin de le devenir, toute cette série d'études et d'exemples sur une des plus excellentes dévotions envers la sainte Vierge, celle du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Je me plais à reconnaître le soin que vous avez eu de puiser la doctrine exposée dans votre ouvrage à des sources parfaitement sûres, et à louer la foi vive, la piété et l'onction qui en rendront la lecture non seulement attrayante, mais aussi, ce qui est beaucoup mieux, féconde en fruits d'édification solide et durable.

Les considérations sur la communion des Saints et sur la Dîme, dont vous avez fait suivre votre ouvrage, seront certainement lues avec intérêt et profit.

Agréé, etc.,

† PAUL, arch. de Montréal.

Mgr. l'archevêque de Québec estime ce travail "de nature à faire beaucoup de bien aux âmes." Mgr. l'archevêque d'Ottawa le croit "appelé à faire beaucoup de bien."

L'évêque de Sherbrooke n'hésite pas à dire de ce travail "qu'il a une très-grande valeur et lui paraît, quant au fond, irré-

qu'il
Irlan
King
égar

I
ost v
avec
temp
mais
teurs,
sainte

P
évêqu
l'épisc
novem

prochable." Le vénérable évêque des Trois-Rivières "l'approuve très volontiers en le recommandant à la confiance de ceux qui le liront et qui en retireront certainement un profit spirituel précieux." Monseigneur de St Hyacinthe est d'avis que "le tout constitue un livre bien précieux pour les fidèles." Monseigneur de Valleyfield s'écrie "Quel beau livre vous nous avez donné sur le scapulaire du Carmel!" Il désire fortement qu'il se répande à profusion.

Ce volume se vend au profit des religieuses Carmélites de MONTRÉAL, AVENUE DU CARMEL, EN HAUT DE LA RUE ST-DENIS. Bien imprimé en caractères gros et faciles, il constitue un beau livre à offrir en prix dans les écoles. Il coûte, frais de port en sus, 40 centins l'unité. On peut aussi se le procurer par douzaines à prix réduit, pour la propagande, soit en brochures, ou avec demi-reliure ou reliure complète en toile.

J. ST. E.

Le mouvement catholique

AU CANADA

Un journal catholique américain donne cours à la rumeur, qu'il dit venir de Rome, que Mgr. Sheehan, évêque de Waterford, Irlande, succéderait à feu Mgr. Cleary comme archevêque de Kingston. Nous croyons qu'il n'y a encore rien de décidé à cet égard.

Par la mort de S. G. Mgr. Lafleche, l'Eglise des Trois-Rivières est veuve, et nous voilà orphelins pour un temps. Il faut prier avec ardeur pour demander à Dieu qu'il lui plaise d'abrégier le temps de cette viduité et de donner à cette église, jeune encore, mais remarquable par la tradition qu'ont laissée ses vénérés pasteurs, un époux qui continue cette glorieuse tradition faite de sainteté, de science et de zèle apostolique.

Par suite de la mort de Mgr. Lafleche, c'est le vénérable évêque de St Jean, N. B., Mgr. Sweeney, qui devient le doyen de l'épiscopat canadien. Né en mai 1820, il a été sacré évêque le 15 novembre 1860. Après lui vient Mgr. Rogers, évêque de Chatham,

né en juillet 1826 et sacré évêque le 15 août 1860. Voici les dates de naissance, d'ordination et de consécration de plusieurs autres évêques canadiens :

	Nais- sance.	Ordina- tion.	Consé- cration.
Moreau	1824	1846	1876
Cameron	1827	1853	1870
Grandin	1829	—	1852
Walsh	1830	1854	1867
Clut	1832	1857	1867
Gravel	1838	1870	1885
Dowling	1840	1864	1887
Duhamel	1841	1863	1874
Blair	1842	1868	1890
O'Brien	1843	1871	1883
Pascal	1848	1874	1891
Grouard	1840	1862	1892
Emard	1853	1876	1892
Labrecque	1849	1876	1892
Larocque	1846	1869	1894
Begin	1840	1868	1888
Decelles	1849	1872	1894
Bruchesi	1856	1871	1897
Macdonell	1833	1862	1890
McDonald (P. E. L.)	1840	1873	1890
O'Connor (London)	1841	1863	1890
O'Connor (Peterboro)	1838	1881	1889
Louguin	1842	1867	1882
Durieu	1830	1854	1875
Langevin	1855	1882	1895
Dontenville	1857	1885	1897
Légal	1849	1874	1897

Nous avons annoncé que le vicariat apostolique de Pontiac a été érigé en diocèse et Mgr. Lorrain appelé à en être le premier titulaire. Le vicariat apostolique de Pontiac fut érigé en juin 1882 et le St Siège y appela Mgr. Lorrain, qui fut consacré à Montréal, le 21 septembre de la même année. Depuis son élévation à ce poste, Mgr. Lorrain a réussi à acquitter la dette de sa cathédrale ; il a érigé une résidence épiscopale, rendu à ses ouailles d'incalculables services et accompli nombre de travaux qui parlent hautement en faveur de son zèle. En 1884 et en 1887, il a donné d'éclatantes preuves de son énergie, en faisant en canot d'écorce des milliers de milles, pour visiter les missions de son diocèse, dans les districts d'Abbitibi, d'Albany, de St Maurice et de Rupert. En 1882, il reçut de Rome le titre de docteur en théologie.

Mgr. Lorrain devient évêque suffragant de l'archevêque d'Ottawa. Son diocèse comprend les comtés de Pontiac, de Renfrew,

et la partie du district de Nipissing située au nord de la Baie James. La population de ce diocèse est de 31,171 âmes et elle est desservie par 31 prêtres. Le diocèse renferme 21 paroisses, 34 chapelles, 4 couvents, 30 églises et 3 hôpitaux.

Mgr. Lorrain continuera de résider à Pembroke. Il portera le titre d'évêque de Pembroke.

Les catholiques de langue anglaise se plaignent d'être ostracisés par le gouvernement Laurier. Ainsi l'île du Prince Edouard, par exemple, est une province anglaise dont la population se compose pour moitié de catholiques, et cependant, des six juges nommés par le gouvernement fédéral, trois de la cour suprême et trois de la cour de comté, un seul, le juge en chef, est catholique. Et le gouvernement Laurier, sans aucun égard pour les droits des catholiques, vient encore de nommer M. Warburton, un Anglais protestant, juge de la cour de comté, alors que, de toute évidence, ces hautes fonctions revenaient de droit à un catholique. Aussi le *Herald*, de Charlottetown, répète-t-il que les catholiques n'ont pas de justice à attendre du gouvernement actuel à Ottawa.

Ces nominations de fonctionnaires plus ou moins élevés dans l'ordre hiérarchique ne sont sans doute pas essentielles au bien de la religion, mais encore y a-t-il injustice à en exclure systématiquement les catholiques. Lorsqu'il s'agit de juges surtout, il importe, dans une certaine mesure, que les catholiques aient leur proportion numérique de magistrats qui sachent ce que c'est que la divine constitution de l'Église et puissent se prononcer en connaissance de cause sur l'application de son pouvoir législatif, parfois mis en question devant eux. C'est pourquoi nous nous associons aux protestations de nos confrères catholiques de langue anglaise sur ce point.

AUX ÉTATS-UNIS

A noter, dans le monde littéraire, la republication d'une traduction des "Premières Missions chrétiennes au Thibet," par les abbés Hue et Gabet, et la publication d'une "Encyclopédie biographique de la hiérarchie catholique aux États-Unis." Ce sont de courts résumés des principaux faits se rattachant à la vie et à la mission des évêques de ce pays depuis 114 ans. C'est un recueil très utile à consulter et dont les renseignements sont, en général, assez exacts, malgré petites quelques erreurs de détail.

Les soldats et marins catholiques prenant part à la guerre actuelle aux Etats-Unis ne souffriront plus de l'absence de chapelains de leur foi. La question avait pris un tel caractère que, sur les instances de l'archevêque de New-York, trois prêtres catholiques ont été nommés pour veiller aux besoins spirituels des catholiques du camp Thomas. Le secrétaire particulier de l'archevêque, le P. Connelly, s'est offert comme chapelain volontaire à bord du navire-hôpital *Relief*, en remplacement d'un prêtre que la maladie empêchait de partir. M. l'abbé McMahon, de South Bethléem, Pe., fera les mêmes fonctions au camp de ChicKamauga. De son côté, le P. Doherty, un missionnaire Pauliste, est parti pour Manille, à la demande personnelle du major général Merritt, chargé de l'administration du pays conquis.

Tous ces chapelains ne sont pas reconnus officiellement et n'exercent actuellement leurs fonctions qu'en vertu d'une autorisation facultative. Mais on ne doute pas que, la guerre finie, plusieurs d'entre eux ne soient retenus et leur position régularisée par l'autorité compétente.

Les Sœurs Bénédictines ouvriront prochainement un refuge pour les ouvrières à Sioux City, Iowa.

Une personne charitable de St Louis a fait récemment un legs de \$15.000 à l'Université Catholique de Washington.

Les Mormons font, dans les Etats du Sud, une propagande active de leurs dissolvantes doctrines. Combien d'adeptes ils recrutent qui préféreraient de beaucoup entrer dans le giron de l'Eglise catholique, si seulement il y avait là des missionnaires pour combattre et enrayer le mouvement de la funeste secte! Malheureusement, les ressources manquent du côté catholique et les Mormons ont beau jeu.

Le sacre de M. Alexander Christie a eu lieu en la fête de S Pierre et S Paul, dans la cathédrale de St. Paul, Minn. La cérémonie a été présidée par Mgr. Ireland, ayant pour assistants Mgr. Brondell, de Helena, Mont., et Mgr. Shanley, de Fargo, D. N. Dans le chœur on remarquait d'autres évêques et un nombreux clergé des Etats-Unis et du Canada. Le *Northwestern Chronicle* fait remarquer à ce sujet que St. Paul est un berceau d'évêques. L'archidiocèse est actuellement représenté dans l'épiscopat par l'archevêque Ireland et les évêques O'Gorman, Shanley, Cotter, McGoldrick, Trobec et Christie.

Le lieutenant Trull, un protestant du 71me volontaires de New-York, revenu à New-York après avoir été blessé devant Santiago, rend hommage, en termes non équivoques, au dévouement des Sœurs catholiques de l'Hôpital de Key-West. Elles ne font pas de distinctions, dit-il, et donnent leurs soins à tous, protestants comme catholiques. Elles sont tout simplement admirables. Elles travaillent nuit et jour.

De tout temps la charité catholique a arraché ces témoignages d'admiration à tous les esprits non prévenus.

L'institution dite The Bohemian Manor Mission, du Maryland, une des plus riches missions des Etats-Unis—elle comprend environ 1500 acres des meilleures terres de la région—et qui depuis 1704 était en la possession des Pères Jésuites, a été transférée, le 2 juillet courant, à S. G. Mgr. Monaghan, du diocèse de Wilmington. C'est un établissement qui a toute une histoire conservée dans les archives du Collège Loyola, à Baltimore. L'école rattachée à la mission a été fréquentée par quelques-uns des catholiques les plus marquants des Etats-Unis, de ceux qui ont joué un rôle en vue depuis un demi-siècle. L'église, construite en 1795, y est encore bien conservée. Le fondateur de cette mission est le R. P. Thomas Mansell.

Dans la plupart des églises, catholiques aux Etats-Unis, ont été célébrés des services d'actions de grâces, tel que demandé par le président dans sa proclamation. Dans plusieurs diocèses, des prières sont dites après chaque messe pour demander à Dieu le rétablissement de la paix.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Une dépêche de Rome à l'*Univers* nous annonce que la Sacrée Congrégation des Rites a, dans l'une de ses dernières séances, approuvé la validité du procès apostolique fait à Orléans, re la canonisation de Jeanne d'Arc. C'est encore un pas de fait dans la voie qui doit aboutir à la mise sur les autels de l'héroïne de Domrémy.

—*Exempla trahunt.* Un pessimiste dirait que cela est surtout vrai des mauvais exemples. En tout cas, ce sont ceux-là que suit le gouvernement italien.

Il vient, à l'exemple du gouvernement français, de supprimer le traitement de trois prêtres dont la conduite politique ne lui plaisait pas. C'est la première mesure de ce genre qui émane de

lui, ce qui est réellement extraordinaire étant donnée l'habileté dont il a jusqu'ici fait preuve en matière de persécution.

Encore une goutte versée au vase des iniquités de la monarchie de Savoie ! Selon toutes les apparences, ce vase ne tardera pas à déborder, et l'aurore de la République fédérale se lève déjà à l'horizon des événements.

—La fête de Saint Pierre et de saint Paul a été marquée à Rome par une démonstration spéciale de respect et d'amour envers le Saint-Siège.

—Il a été décidé d'organiser à Turin, dans les premiers jours de septembre, un grand congrès en l'honneur de la Vierge Marie. C'est le premier du genre. Mgr. Richelmy, archevêque de Turin, lui a consacré une lettre spéciale dont nous extrayons les passages suivants qui en indiquent très bien le caractère :

“ Les sujets qu'on doit traiter se divisent en trois classes :

“ La première comprendra tous les faits historiques qui ont rapport au culte de Marie, soit public, soit privé, tant chez les individus et dans les familles, que dans les diverses provinces et même dans les communes. On fera bien de parler des nombreux sanctuaires de Marie et des pèlerinages qu'ils attirent, des différentes manières dont on célèbre les fêtes de la Très Sainte Vierge, citer à ce sujet les considérations dogmatiques, morales et liturgiques qui peuvent nous faire mieux connaître l'amour que l'univers porte à Marie.

“ En second lieu, on parlera de toutes les associations de Marie, soit d'hommes et de jeunes gens, soit de femmes et de jeunes filles. En faisant mention de ces confraternités et associations multiples, on pourra toucher les vertus principales qui doivent être comme le cachet distinctif des Enfants de Marie et indiquer les moyens les plus propres à faire fleurir ces mêmes vertus.

“ Les matières de la 3e classe, qui semblent surpasser celles des précédentes, embrassent toutes les considérations théoriques et pratiques au sujet de la dévotion envers la Très Sainte Vierge, source de salut pour notre société actuelle.

“ On s'appliquera surtout à exposer avec simplicité et clarté l'exercice pratique du culte de Marie dans les églises, les maisons particulières, dans les boutiques et même dans les rues. Si le siècle futur doit être le siècle du triomphe de Jésus Rédempteur, il importe que les dernières années du siècle qui finit soient par excellence des années vouées à honorer et à aimer Marie.”

L'illustre archevêque de Turin supplie ensuite les hommes doctes de consacrer au triomphe de Marie les talents qu'ils ont reçus du Créateur. Il invite les fidèles à participer à ce congrès par leurs aumônes et par la réception plus fréquente des sacrements.

FRANCE.—L'un des grands événements religieux de ces derniers jours a été le pèlerinage national à la Salette avec station

à Paray-le-Monial et à Notre-Dame de Fourvières. Le compte-rendu ne nous en est pas encore arrivé.

—A la fin de juin a eu lieu le sacre des six nouveaux évêques nommés par le Pape il y a quelques mois, et celui d'un évêque missionnaire.

—A noter la mort du R. P. Emonet, ancien supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, décédé à l'âge de 70 ans.

Avant d'être chargé de la direction suprême de sa congrégation, le défunt avait successivement été supérieur des établissements de la Martinique et préfet apostolique de la Guyane française. "Son administration, dit la *Croix*, fut marquée par un grand nombre de fondations, notamment en Afrique : vicariats apostoliques du Congo français, de l'Oubanghi, préfectures apostoliques du Bas-Niger, du Bas-Congo, de la Cimbébasie, missions du Soudan français, du Kilima-N'djaro, etc." Et notre confrère ajoute : "Le T. R. P. Emonet unissait à un rare degré l'énergie de la volonté à l'aménité du caractère. Ces qualités, jointes à la distinction de son esprit, expliquent l'influence considérable qu'il a su exercer dans les hautes charges qu'il a remplies."

C'est en 1895 que, forcé par la maladie, il donna sa démission de supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. Depuis, il avait vécu dans la plus complète retraite.

EQUATEUR.—Nos lecteurs savent que la patrie de Garcia Moreno, le président martyr, est retombé au pouvoir des loges maçonniques. L'avènement au pouvoir d'Alfaro, leur homme, a été le signal de scènes sans nom. Des religieux ont été assassinés, un journaliste catholique, Victor Vivar, d'immortelle mémoire, a été martyrisé, on a fait fi du Concordat intervenu entre Rome et le gouvernement du pays, etc.

L'on sera curieux, sans aucun doute, de connaître l'état actuel de cette église persécutée. L'un des correspondants de la *Croix* lui en fait le tableau suivant :

Nous avons ici un Légat du Saint-Siège, Mgr Giovanni Batista Guidi, venu appelé par Alfaro, qui veut se maintenir au pouvoir en s'appuyant sur Rome.

L'envoyé du Saint-Siège est très désireux de porter remède à la situation de l'Eglise équatorienne, si triste avec trois de ses évêques exilés, deux sièges non pourvus, et une centaine de religieux ou prêtres dispersés.

Je ne parle pas du Concordat abrogé ni des mauvaises lois votées par la dernière Chambre qui, si elles s'exécutaient à la lettre, ne laisseraient presque rien debout. Le représentant du Saint-Siège, très intelligent, habile et énergique, ne veut rien

céder à la Révolution de ce qu'elle a usurpé, car, si on cède, on met à l'Eglise des chaînes qui, dans l'avenir, l'entraveront.

D'autre part, si Alfaro, pour se maintenir, incline vers la conciliation, les Loges et le parti ultra-radical, qui l'ont porté au pouvoir, ne veulent faire aucune concession, de façon que nous doutons beaucoup que ces négociations nous donnent la paix.

On prie beaucoup ; partout on fait des prières publiques et des réparations pour les horribles sacrilèges commis par les soldats du gouvernement à Riobamba, le 4 mai de l'année dernière.

Un bon signe qui nous fait un peu espérer, c'est un retour sensible vers la foi et les pratiques religieuses de beaucoup d'âmes qui vivaient éloignées de Dieu.

A Quito, presque tous les jeunes gens des grandes familles ont rempli leurs devoirs pendant le Carême dernier.

A Loja, trois hommes seulement ne se sont pas confessés.

On ne peut attribuer ce mouvement, qui semble assez général, à l'éloquence des prédicateurs, car les meilleurs sont en exil. C'est l'œuvre de la grâce divine.

Que les bonnes âmes prient pour la patrie de Garcia Moreno.

NOUVELLE-ZÉLANDE.—La Nouvelle-Zélande est une possession anglaise située dans le Pacifique et qui compte une population de 600,000 ou 700,000 âmes, tant colons que naturels du pays. Il y a soixante ans ce pays pour lequel la Providence a été prodigue de ses dons, ne possédait pas une seule église catholique et n'avait pas un seul prêtre résident. Il comprend aujourd'hui un archevêché et trois évêchés, habités par plus de 100 prêtres, 500 religieuses, 60 frères enseignants et environ 100.000 laïques catholiques.

La Nouvelle-Zélande a été primitivement évangélisée par les R. P. Maristes, aidés dans la suite de quelques Bénédictins et de prêtres séculiers. Le ministère sacerdotal y est très difficile, en dépit de la beauté du pays, à cause de l'énorme étendue des paroisses.

Ajoutons que là comme au Manitoba, aux Etats-Unis et dans trop de pays, hélas ! les catholiques sont obligés, s'ils veulent faire donner à leurs enfants une éducation conforme à leurs croyances, de se charger d'un double fardeau, les écoles du pays au maintien desquelles ils sont obligés, ne pouvant leur procurer cette éducation.

Il en est de la Nouvelle-Zélande comme de tous les pays de langue anglaise. Elle possède une collection absolument complète de sectes protestantes de toutes les couleurs et de toutes les croyances.

18 juillet 1898.